

Les connaissances au regard des sciences de l'information et de la communication : sens et sujets dans l'inter-discipline

Viviane Couzinet

Université Toulouse III Paul Sabatier, EA 827,
Laboratoire d'études et de recherches appliquées en sciences sociales (LERASS), France.
Équipe Médiations en information et communication spécialisées (MICS)
115 B, Route de Narbonne - Boîte 67 701 - 31077 Toulouse cedex 4
www.lerass.iut-tlse3.fr, couzinet@lerass.iut-tlse3.fr

Résumé

Après avoir repris la distinction faite en sciences de l'information et de la communication entre information, connaissances et savoir, il s'agira dans un premier temps de mobiliser les propositions d'auteurs de la discipline (J. Meyriat, Y. Jeanneret...) pour préciser le sens attribué à « connaissances ».

Dans un deuxième temps, quelques sujets (organisation des savoirs, communication scientifique) permettent de préciser les liens que les sciences de l'information et de la communication entretiennent avec d'autres disciplines et quelques axes qu'elles travaillent.

Mots clés : sciences de l'information et de la communication, connaissances, savoirs, communication scientifique, organisation des savoirs

1 Introduction

Les sciences de l'information et de la communication font partie du groupe des inter-disciplines, encore nommées « humanités nouvelles », groupe XII du Conseil national des universités, qui les rassemble avec les sciences de l'éducation (70^e section) cultures et langues régionales (73^e section) l'épistémologie histoire des sciences et des techniques (72^e section) et les sciences et techniques des activités physiques et sportives (74^e section). Résolument inscrites dans les sciences humaines et sociales elles se proposent d'étudier les processus d'information et de communication et à ce titre se centrent sur des recherches visant à mettre en lumière les actions prenant appui sur des dispositifs ou des techniques de médiation sociales ou culturelles [1]. Dans ses limites elles s'intéressent aux connaissances.

Il s'agit ici, dans le cadre de cette « semaine de la connaissance » de dresser un panorama, qui ne prétend pas être une revue exhaustive des recherches, et qui va se limiter à poser les grandes lignes des domaines de compétence des sciences de l'information et de la communication avant de tenter à l'aide de travaux de chercheurs du champ une distinction entre information,

connaissances et savoirs. Afin de préciser l'approche deux sujets, qui font actuellement l'objet de recherches seront abordés dans quelques axes développés par des équipes et on expliquera leur proximité.

2 Les connaissances en sciences de l'information et de la communication

Préciser la manière dont les sciences de l'information et de la communication abordent les connaissances nécessite d'apporter quelques informations sur les spécificités de cette discipline. En effet, croisant sciences de l'information et sciences de la communication elle ne recouvre pas une discipline au niveau international mais elle s'apparente au moins à trois : *information science*, *media studies*, *cultural studies* auxquelles on rajoute parfois, en fonction des particularités nationales *communication studies*. En France le couple sciences de l'information et sciences de la communication s'inscrit dans les sciences humaines et sociales mais dans les pays anglo-saxons les sciences de l'information s'inscrivent dans les sciences dites dures tout en se distinguant de l'informatique (*computer science*).

2.1 L'ancrage en sciences humaines et sociales

Les origines littéraires des Sciences de l'information et de la communication ont fait l'objet de nombreuses discussions dans la discipline. En 2002, J.-F. Têtu [2] a établi qu'au moment de la reconnaissance de cette dernière, les questions de recherche étaient ancrées dans des problématiques littéraires « relevant de trois directions majeures : la réflexion sur le texte comme support d'une communication esthétique ; la langue et les signes comme moyens de la relation ; la signification pour l'usage, historique et philologique, du document ». Par ailleurs ceux qui sont considérés comme les fondateurs de la discipline viennent de la littérature –Robert Escarpit–, de la

science politique -Jean Meyriat. On peut également citer le cas de Robert Estivals, venu de l'histoire, fondateur avec Jean Meyriat du premier « groupe de recherche » en sciences de l'information et de la communication et d'une revue, connu sous l'intitulé *Revue de bibliologie, Schéma et schématisation* qui à partir de 1976 devient le support de mise en visibilité d'une partie des réflexions et avancées théoriques de la discipline. Les enseignants chercheurs qui se regroupent au début des années 1970 pour amorcer, ce qui permettra de constituer une société scientifique et plus tard une section disciplinaire, relèvent des sciences humaines et sociales.

Si l'approche reste résolument inter-disciplinaire, la section retravaille des concepts, des théories et des méthodes empruntés à d'autres disciplines et sur lesquels elle pose un regard qui lui est propre, afin de constituer un sous-basement spécifique visant à expliquer les phénomènes communicationnels. On peut citer par exemple le concept de document repris à partir de l'histoire [3] de l'ethnologie, de l'art et des sciences du langage [4], de l'informatique et des pratiques professionnelles de l'information communication comme la documentation ou l'archivistique [3]. On peut citer aussi la notion de littéracie, également travaillée par les sciences de l'éducation, qui dans notre discipline a été reprise pour devenir « littéracie informationnelle » ou « littéracie documentaire » et plus récemment « littéracie muséale » [5]. Du point de vue des méthodes, les approches qualitatives sont privilégiées, l'étude compréhensive des phénomènes à partir d'entretiens et d'analyses documentaires sont largement dominantes. Les théories empruntées à d'autres sont revisitées à partir « des processus d'information et de communication relevant d'actions contextualisées, finalisées, prenant appui sur des techniques, sur des dispositifs, et participant des médiations sociales et culturelles » [1], comme nous l'avons déjà précisé. C'est ainsi que, par exemple, la théorie de la traduction venue de la sociologie des sciences et des techniques, est mobilisée pour observer des stratégies d'acteurs divers. La thèse soutenue en 2005 par Dominique Nauroy à l'Université de Metz sur l'échec du livre électronique de Citale en est un exemple [6].

2.2 Les sciences de l'information et de la communication

Parmi les définitions qui ont contribué à préciser les contours de notre discipline nous proposons de nous arrêter sur celle établie par Jean Meyriat en 1985 [7] « l'information est le contenu cognitif du processus de communication » c'est une activité « de deux (ou plusieurs esprits) qui communiquent entre eux, et le font d'ailleurs dans un environnement social dont les multiples composantes influencent les conditions de sa création, de sa transmission et de sa réception ». Il précise ces premiers éléments en ajoutant que « l'information n'existe pas en

tant que telle si elle n'est pas activement reçue. Pour l'esprit qui la reçoit, elle est reconnaissance, et vient modifier son savoir implicite ou explicite ». Les sciences qui étudient l'information et la communication s'intéressent donc aux contenus activés par un processus de reconnaissance, et au processus lui-même, tous deux sous l'influence de leur situation d'émergence. C'est cette définition qui est reprise par les divers textes sur les domaines de compétence des SIC produits par les CNU de la 71^e section successifs. Des déclinaisons possibles des recherches relevant du champ sont énumérées à la suite : études de la notion, des processus de production, des usages, de la conception, de la réception, de la médiation, des acteurs, du contenu et des systèmes sous l'angle de la représentation, des significations ou des pratiques associées, des médias et des industries culturelles.

Cependant l'étude du « savoir enregistré, de l'humain et du social » pressé par l'introduction des technologies numériques d'information et de communication dans tous les secteurs de l'activité humaine et par la demande sociale qui en découle, a conduit une minorité de chercheurs à prendre en compte dans leurs travaux la formalisation et le calcul. Il faut donc définir le type particulier d'information abordée par les Sciences de l'information et de la communication

2.3 Information, connaissances et savoirs

Pour Jean Meyriat, l'information n'existe pas en tant que telle, elle n'existe que si elle est activement reçue [7], « connaissance transmise et acquise, constitutive de savoirs » elle est « au cœur de toutes les activités humaines, toutes celles du moins dans lesquelles l'esprit est de quelque manière engagé » [9]. Connaissance désigne « l'acte de l'esprit s'appliquant à un objet quel qu'il soit ». Elle est donc l'activité par laquelle l'esprit prend possession d'un objet et c'est l'information qui produit « une modification de l'état de connaissance de celui qui la reçoit » [7]. L'information en sciences de l'information et de la communication se définit alors « comme une connaissance communiquée ou communicable », la communication impliquant une attribution de sens. Quant au terme « savoir », il désigne toutes les branches de la connaissance.

Plus récemment, Y. Jeanneret a précisé ces définitions en expliquant que « nous pouvons employer le terme d'information pour désigner la relation entre le document et le regard porté sur lui », « celui de connaissance pour indiquer le travail productif des sujets sur eux-mêmes pour s'approprier des idées ou des méthodes », et « celui de savoir pour caractériser les formes de connaissance qui sont reconnues par une société », et il conclut que « ces notions se conditionnent mais n'équivalent pas l'une à l'autre » [10]. Se pose alors la difficulté de caractériser les outils utilisés en information communication destinés à

organiser les documents d'après leur contenu, ou à rendre facilement retrouvables les contenus informationnels dans une mémoire documentaire. C'est ainsi que pour la thématique de ces journées consacrées à la connaissance, le chapitre français de l'ISKO (*International society of knowledge organization*) a proposé « Pratiques et méthodes de classification du Savoir à l'heure d'Internet » et que le texte de l'appel à communication reprend indifféremment l'un ou l'autre terme. On verra avec les exemples retenus que la question de l'entre-deux peut se poser.

3 L'organisation des savoirs

La question de l'organisation des savoirs a été abordée en France par des précurseurs des sciences de l'information et de la communication. Si l'on se réfère souvent à la classification élaborée par Melvil Dewey, aux États-Unis, ou à la Classification décimale universelle (CDU) établie par Paul Otlet et Henri Lafontaine, en Belgique, au début du vingtième siècle, ces dernières ont été précédées par bien d'autres et notamment par des classements de bibliothèques privées effectués par des érudits, des secrétaires ou bibliothécaires particuliers ou encore des religieux. Système de représentation des informations, l'organisation des savoirs est un des sujets centraux travaillés par les sciences de l'information et de la communication.

3.1 Théorie moderne et théorie post moderne

On peut considérer que les premiers travaux de réflexion sur l'organisation des savoirs a débuté avec le travail de répertoriage bibliographique et donc dès l'antiquité grecque. La bibliographie est d'ailleurs jusqu'au début du XX^e siècle, en France, à la fois la description et un ensemble de savoirs sur le livre.

Les classifications ont fait l'objet de nombreux travaux de recherche, mis en débat dans des colloques ou journées d'étude, et de réflexions de professionnels de l'information. Y. Polity en a dressé une liste en deux parties, l'une portant sur les thèses soutenues de 1973 à 1995 (y compris dans des disciplines autres que la nôtre), l'autre portant sur des travaux publiés [11]. Une revue, *Knowledge organization*, qui succède à *International classification* dont elle élargit le projet éditorial, revue scientifique qui fait référence dans le domaine, au niveau international, et qui émane de ISKO leur est consacrée.

De nombreuses recherches portent sur diverses approches des classifications. Celles-ci sont réparties par certains auteurs entre théorie moderne – approches centrées sur la représentation de l'ensemble des connaissances –, et théorie post moderne - approches visant à produire des outils pragmatiques pour des domaines spécifiques. On

peut citer par exemple les travaux conduits par le *Classification research group* qui a produit des classifications à facettes. Plus récemment des chercheurs, notamment danois, ont invité à des approches plus relativistes, focalisées sur les contextes et les domaines dans lesquels les classifications fonctionnent. L'approche constructiviste des interactions entre les utilisateurs de l'information et la structure des domaines semble ainsi être en émergence [12]. Ces recherches visent en particulier à mettre en évidence que les concepteurs des classifications imposent leur manière de voir la réalité. Pour Mai une classification est une explication d'une relation existant dans un champ qui satisfait un groupe de personnes à un moment donné [12].

3.2 Regard communicationnel sur les classifications

La construction d'une classification est souvent déterminée par des raisons sociales, comme une interprétation du monde, ou comme une représentation idéologique du savoir. C'est ainsi que Paul Otlet et Henri La Fontaine, en concevant la CDU visaient le partage des idées pacifistes. Il semble aussi possible d'affirmer que l'importance donnée à une classe montre de manière évidente le rôle politique attendu de l'organisation des savoirs : c'est le cas par exemple de la classification dite BBK (*Bibliotечно-библиографическа класификација*) qui, en URSS, réservait une classe entière au marxisme léninisme.

Par ailleurs, des approches sociologiques ont montré que la construction des classifications et leur mise à jour est étroitement liée à la production documentaire et donc aux paradigmes reconnus à un moment donné par la communauté scientifique, aux changements sociaux, aux effets de mode... [13].

Il paraît donc que les préoccupations des auteurs aient à voir avec la communication sociale ou politique.

L'analyse des mises à jour successives nécessaires pour s'adapter aux demandes ou intérêts du moment a montré que si l'on envisage une classification à partir de l'horizon culturel qui l'a suscitée, sa valeur informationnelle est susceptible de varier en fonction de ses conditions de réception [14]. Ainsi une classification qui s'inscrit dans une durée d'utilisation relativement longue subit l'influence du contexte micro-social et du contexte socio-politique. La diffusion des idées des concepteurs s'en trouve perturbée [15].

3.3 Regard communicationnel sur l'indexation

Une classification est donc un dispositif médiateur. L'indexation se présente alors comme assurant le lien entre deux dispositifs informationnels : le document d'une part, comme porteur de savoirs enregistrés et plus ou moins élaborés et le système d'organisation des savoirs utilisé d'autre part.

On peut citer quelques recherches qui portent sur le sens des actes d'indexation à partir des classifications, des thésaurus ou des listes d'autorité matières.

Dans le domaine de l'art contemporain, par exemple, G. Régimbeau l'a étudié comme point de rencontre entre la recherche en histoire de l'art, la documentation, et la documentologie. Il a montré qu'au-delà de sa fonction technique, l'indexation, en s'appuyant sur les matériaux paratextuels et sur la dimension plastique du signe est un moyen pour alimenter l'histoire culturelle. Elle contribue donc à la propagation des idées [16].

Une autre recherche a été conduite à partir de l'indexation réalisée par des praticiens de l'information sur des articles scientifiques J.-P. Courtial a mis en évidence que la structure des relations qui s'établissent entre les descripteurs rend compte de la structure du domaine auxquels se rapportent les articles. Il a pu ainsi dresser un bilan du développement des travaux sur l'ethnopsychiatrie et sur l'autisme [17].

Enfin, on peut également citer C. Courbières qui a posé l'indexation comme une interprétation du sens, prenant en compte l'ensemble des conditions culturelles supposées de réception du document, associé à un travail de réécriture. En appliquant l'indexation au discours médiatique sur la mode, elle a mis au jour deux niveaux informationnels, l'un descriptif, l'autre à forte charge connotative. Ce dernier montre que l'indexation n'est pas uniquement une aide à la recherche d'information : elle est aussi production de connaissances nouvelles [18]. Les apports des sciences du langage et de l'informatique aux sciences de l'information et de la communication sont nombreux dans cette thématique de l'indexation.

4 La construction des connaissances

Dans le domaine de la communication scientifique, qui a également partie liée avec celui de l'organisation des savoirs, c'est la mise en partage qui est étudiée, non plus au travers de mots ou de codes, mais au travers de textes et d'images portées par des supports spécifiques.

4.1 La communication scientifique

B. Lamizet et A. Silem [19], définissent la communication scientifique comme « 1) la transmission, entre chercheurs, des connaissances produites et des informations produites au cours des activités de recherche (...); 2) l'activité que déploie chaque chercheur pour mettre en forme ses travaux, les faire connaître à ses pairs, se tenir au courant des recherches d'autrui (...); 3) le débat scientifique, autrement dit les positions concurrentes défendues par les chercheurs ». Il s'agit pour les sciences de l'information et de la communication de comprendre les médiations à l'œuvre dans l'échange, l'appropriation, la ré-

écriture et finalement la production et la diffusion des connaissances nouvelles.

On comprend l'intérêt épistémologique de ces travaux et lorsqu'ils sont appliqués aux sciences de l'information et de la communication le retour réflexif qu'ils permettent sur la discipline. Si nous sommes d'accord avec cette définition de portée générale nous préférons la nommer « communication entre chercheurs ». Nous ne reprenons pas à notre compte l'argument qui l'oppose à la vulgarisation. La terminologie « communication scientifique » peut être interprétée comme englobant des formes diverses de communication scientifique parmi lesquelles la vulgarisation, avec ses caractéristiques propres, a sa place.

Dans la lignée des écrits d'E. Véron on peut en effet considérer qu'il existe, d'une part, une communication endogène, c'est à dire « qui a son point d'origine à l'intérieur des institutions scientifiques », intra disciplinaire, au cours de laquelle le chercheur s'adresse à ses pairs et une communication endogène transculturelle, dans laquelle « le destinataire est défini par différence : c'est parce qu'il n'est pas un scientifique que l'énonciateur s'adresse à lui » [19].

L'intérêt social de la vulgarisation peut être rappelé à grands traits : susciter la curiosité, initier à une démarche d'interrogation des phénomènes et aider à prendre position sur des questions d'intérêt personnel ou public. On peut également rapprocher ce rôle de celui souligné par P. Bourdieu et J.-C. Passeron au sujet de l'apprentissage des méthodes du travail intellectuel sans lequel l'enseignement et la recherche resteraient magiques pour les étudiants [20].

C'est sur cette base là que nous allons donner quelques exemples de travaux.

4.2 La communication entre chercheurs

Dans la course à l'échange, qui se joue du temps et de la distance, porter le regard sur les supports de la communication scientifique est s'interroger sur les enjeux sous jacents à la construction d'une discipline.

Le rôle de la revue, dont les articles sont évalués par les pairs suivant des modalités strictes est primordial dans ce processus. Par ailleurs une forme de mise en publicité de la science et la nécessité de faire connaître ses résultats oblige à s'intéresser à ce support qu'il soit imprimé ou électronique. Une définition a été élaborée afin de poser son ambition cognitive et de l'inscrire en différence avec les vecteurs destinés au grand public [21]. Comme support des connaissances construites par des chercheurs, le contrat établi entre le destinataire et le destinataire a fait l'objet de plusieurs travaux centrés sur différentes disciplines [22].

En sciences de l'information et de la communication une recherche a porté sur les liens entre monde de la recherche et monde de la pratique. Elle a montré que la communication entre chercheurs peut côtoyer sur un support unique la communication entre praticien et

permettre des va et vient entre les deux communautés conduisant à des formes d'hybridations des médiations [23].

L'étude des articles a également fait l'objet d'une analyse et a permis d'élaborer une typologie de la production des chercheurs [24]. Mais actuellement les travaux se concentrent sur les revues électroniques, les problèmes économiques qu'elles posent [25] et les problèmes d'évaluation de la recherche [26] aussi bien dans les sciences humaines et sociales qu'en sciences exactes.

Si la communication entre chercheur a semblé quitter le devant de la scène pendant un temps, elle revient en force. L'usage du réseau Internet, la « société de l'information », la mondialisation amènent à réinterroger la production des savoirs et ses transformations apportées par cet usage massif des technologies de l'information, ceci est valable pour la communication entre chercheur mais l'est aussi pour la communication entre les chercheurs et le grand public.

4.3 La vulgarisation scientifique

Les recherches sur la vulgarisation scientifique se sont développées dans notre discipline à partir du début des années 1980. Elles doivent beaucoup à la sémiotique et à l'analyse du discours des médias.

Sans reprendre ici l'ensemble des recherches sur ce sujet, une synthèse de ces travaux, à partir de la question du partage des savoirs, a été proposée par Y. Jeanneret en 2003 et publiée en 2004 [27], on peut mettre l'accent sur quelques orientations originales récentes.

Le laboratoire Culture et communication de l'Université d'Avignon a fait de la muséologie son axe majeur de recherche. J. Davallon y étudie le patrimoine dans ces représentations diverses [28] et D. Jacobi l'exposition scientifique comme média composite destiné à mettre en visibilité et à faciliter l'appropriation par le grand public d'une représentation des savoirs. Il se centre en particulier sur les dispositifs d'aide à l'interprétation et après avoir analysé les textes affichés s'oriente vers l'analyse des images et des illustrations reproduites et associées aux textes. En appliquant les théories de l'énonciation, il a mis en évidence les interférences entre texte et image, le rôle de l'indexation et de la référencement comme aide à l'interprétation de l'image par des publics divers et comme point de vue imposé par le « fabricant » [29].

Un autre ensemble de travaux offerts en hommage à J. Caune, spécialiste de la communication culturelle, interroge la mise en publicité de la science et au-delà d'elle celle des savoirs. La culture scientifique et technique y est étudiée par exemple, à partir de la place qu'elle occupe dans le journal *Le Monde* et de sa reconnaissance comme telle par le lecteur [30].

Cette notion de « publicisation » appliquée au savoir est particulièrement d'actualité : c'est le chemin déviant

emprunté par des revues phares, *Nature* ou *Science*, dont on connaît le poids dans le classement des universités. Pratiques scientifiques et pratiques liées à la vulgarisation se rejoignent partiellement. L'utilisation massive des réseaux de communications devraient permettre de développer de nombreux travaux sur ce sujet.

5 Conclusion

On le voit, la question des connaissances, leur amont, l'information, et leur aval, les savoirs, est centrale en sciences de l'information et de la communication. Cependant nous rappelons que notre choix a été arbitraire et volontairement lacunaire pour s'adapter aux contraintes de l'exercice de synthèse. Il faut toutefois rappeler encore que les divers travaux cités, s'ils s'inscrivent bien dans le champ disciplinaire défini, tirent partie des apports d'autres disciplines mais conservent une particularité propre. L'augmentation de la circulation des savoirs offre des voies de recherche innombrables pour notre discipline et le regard sur le passé est à peine commencé.

Références

- [20] P. Bourdieu, J. C. Passeron. Les héritiers : les étudiants et la culture. Ch. 3 Apprentis ou apprentis sorciers ? Paris : les éd. de Minuit, 1985, p. 82-99.
- [21] R. Boure. Le territoire incertain des revues scientifiques. *Réseaux*, n° 58, mars-avril 1993, p. 93-105.
- [25] G. Chartron, J.M. Salaün. La reconstruction de l'économie politique des publications scientifiques. *Bulletin des bibliothèques de France*, 2000, n°45 (2), p. 32-42.
- [1] Conseil national des universités (CNU), 71^{ème} section, sciences de l'information et de la communication. Domaines de compétence. Texte de 1993, modifié le 11 juin 1999, modifié en mai 2005. 3p. Disponible sur le site de la 71^e section du CNU : <http://cnu71.online.fr>
- [18] C. Courbières. De la mode et des discours au regard de l'indexation documentaire. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université de Toulouse II, 2000
- [14] C. Courbières. Documents, signes et connaissances : retour sur l'analyse documentaire. In *Partage des connaissances, Lyon 28 février-1^{er} mars 2003*, Metzger, J.P. dir. Paris : L'Harmattan, 2004. Tome 2 : Médiation et représentation des connaissances, p.159-170.
- [15] C. Courbières, V. Couzinet. Du bleu horizon à l'horizon documentaire : représentation des savoirs à l'aube de la construction européenne. Colloque *Indice, index, indexation*, Lille, novembre 2005. Paris : ADBS ed, *en cours de publication*.
- [17] J.P. Courtial. Le rôle des mots d'indexation dans la mise en évidence de la dynamique d'un domaine scientifique : exemple de l'ethnopsychiatrie et de l'autisme. *Documentaliste-Sciences de l'information*, 1997, vol. 34, n°3, p. 135-139.

- [23] V. Couzinet. Médiations hybrides : le documentaliste et le chercheur en sciences de l'information. Paris : ADBS ed. 2000.
- [3] *Communication et langages*, n°140, juin 2004, Du « document numérique » au « textiel ».
- [4] V. Couzinet, G. Régimbeau, C. Courbières. Sur le document, notion, travaux et propositions. In Jean Meyriat, théoricien et praticien de l'information-documentation. Paris : ADBS ed. 2001, p. 467-506.
- [28] J. Davallon. L'exposition à l'œuvre : stratégies de communication et médiation symbolique. Paris : L'Harmattan, 381 p. (Communication et civilisation)
- [24] D. Jacobi. Discours de vulgarisation. In L. Sfez dir. Dictionnaire critique de la communication. Paris : PUF, 1992, tome 2, p. 1468-1474.
- [29] D. Jacobi. Images originales et images de reproduction dans l'exposition. In D. Jacobi, S. Lochot dir. Images d'exposition, Exposition d'images. Dijon : OCIM, 2005. p. 90-127.
- [30] D. Jacobi. Ce qu'il faut de culture (scientifique) pour lire un journal quotidien. In I. Paillart, la publicisation de la science : exposer, communiquer, débattre, publier, vulgariser. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 2005, p. 53-72.
- [10] Y. Jeanneret. Y a-t-il vraiment des technologies de l'information ? Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2000.
- [27] Y. Jeanneret. Le partage des savoirs entre métamorphose des médias et poétique des discours. In J. P. Metzger dir., Médiation et représentation des savoirs, actes du colloque Partage des savoirs. Paris : L'Harmattan, 2004, p. 15-32.
- [22] Laboratoire d'études et de recherches en sciences sociales (LERASS). Translations contractuelles : autour des revues électroniques. Actes du séminaire 1998- 1999, vol. 6. Université de Toulouse III, 110 p.
- [19] B. Lamizet, A. Silem. Dictionnaire encyclopédique des sciences de l'information et de la communication. Paris : El-lipses, 1997.
- [26] M. Lefebvre. Vers une remise en question des modalités d'évaluation des savoirs scientifiques ? In Archives ouvertes, archives institutionnelles, revues en ligne : vers le libre accès aux résultats de la recherche ? Journée d'étude de l'URFIST Toulouse, 13 avril 2006, en cours de publication.
- [12] J.-E. Mai. Classification in context : relativity, reality and representation. *Knowledge organization*, vol. 31, 2004, n°1, p. 39-48.
- [9] J. Meyriat. De la science de l'information aux métiers de l'information. *Schéma et schématisation*, 1983, n°19, p. 65-74.
- [7] J. Meyriat. Information vs communication ? In L'espace social de la communication : concepts et théories, A.-M. Laulan, dir. Paris : Retz-CNRS, 1985, p. 63 – 89.
- [8] J.-P. Metzger. Les trois pôles de la science de l'information. In Couzinet Viviane et Régimbeau Gérard (dir.), *Recherches récentes en sciences de l'information : convergences et dynamiques*, colloque international, Toulouse 21-22 mars 2002, p. 19-27. Paris : ADBS ed., 2002.
- [6] D. Nauroy. L'échec du livre électronique de Cytale au prisme du processus de traduction. Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université de Metz, 2005, 436p.
- [11] Y. Polity. Pour une histoire de l'organisation des connaissances en France du point de vue des sciences de l'information. Journées d'étude du chapitre français de l'ISKO, Lille, 16-17 octobre 1997.
<http://www.iut2.upmf-grenoble.fr/RI3>. Consulté le 30-03-06.
- [16] G. Régimbeau. *Thématique des œuvres plastiques contemporaines*. Villeneuve d'Ascq, presses universitaires du septentrion, 1998. 2vol. 657p. (Thèses à la carte). Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université de Toulouse II, 1996.
- [12] J.-E. Mai. Classification in context : relativity, reality and representation. *Knowledge organization*, vol. 31, 2004, n°1, p. 39-48.
- [13] J.A., Riesthuis. Sociological aspects of classification. In 60th IFLA general conference, 21-27 août 1994, Conference proceedings
<http://www.ifla.org/IV/ifla60/60-rieg.htm>
consulté le 12-04-2005
- [2] J.-F.Têtu. Sur les origines littéraires des sciences de l'information et de la communication. In Boure R. (dir.), *Les origines des sciences de l'information et de la communication : regards croisés*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2002, p. 71-93.
- [5] E. Triquet. La littéracie muséale. Mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches en sciences de l'information et de la communication, Université de Bourgogne, vol. 2, 2005, 213 p.
- [19] E. Véron . Entre l'épistémologie et la communication. *Hermès*, n°21, 1997, p. 25-32.